

Mexico ! Mexico

L'art modeste ne connaît pas de frontières, on peut en trouver des traces dans un boui-boui d'Accra, à Bombay comme à Hong-Kong, à La Havane comme à Porto Novo. Il existe une véritable Internationale de l'art modeste et le musée se propose de les fédérer. C'est pourquoi le MIAM a décidé de mener une politique d'ouverture et d'amener au sein d'une presqu'île singulière des images et des objets venus d'ailleurs, cousins de la main gauche de sa singularité.

Cette politique d'ouverture aux mondes est inaugurée par une exposition dont le Mexique est le premier invité.

Il existe au Mexique (qu'André Breton, en son temps, avait qualifié de « seul pays surréaliste ») une fierté nationale clairement revendiquée et qui n'appartient pas à l'espèce de nationalisme agressif dont les conséquences sont rarement de bon aloi. Le Mexique, c'est le Mexique, les Mexicains sont les Mexicains et, malgré la proximité de leur encombrant voisin, le Mexique et les Mexicains continuent à assumer leur autonomie et leur(s) particularisme(s). La nourriture, les couleurs, les rapports humains y sont plus violents qu'ils ne le sont en Europe, la tension y est plus forte, il y a fort à parier que les plaisirs y sont à la fois plus modestes et plus intenses.

Cela se ressent — physiquement — et cela s'éprouve, cela se vérifie, aussi, dans les créations, qu'elles soient du domaine de l'art ou de l'artisanat : bien que n'évitant pas toujours les écueils du provincialisme et de la soumission à un mondialisme tiède, elles sont plus libres et plus fortes qu'ailleurs, d'un goût plus prononcé, serait-ce au prix d'une vulgarité que nous trouverons, pour notre part, tout ce qu'il y a de (ré)jouissante.

Dans le cadre des expositions temporaires, nous avons choisi, pour l'ouverture du musée, de lui accorder une place centrale en présentant l'éventail le plus étendu et le plus significatif possible des productions populaires de ce pays. Seront donc présentés, à différents endroits du musée, des pinatas, des peintures de calendrier, des masques, des ex-voto, un choix d'objets modestes scénographiés par nos soins, sans compter un ensemble d'objets populaires prêté par le Museum Of International Folk Art de Santa Fé et la première exposition en France d'une jeune artiste contemporain mexicain, Eduardo Abaroa.

Masques

Les masques mexicains provenant de la fabuleuse collection de la famille Muyaës dont il nous est ici offert un échantillon sont à la fois une aberration et un miracle. Aberration et miracle car ils continuent à « servir » et leurs formes, tout en gardant leur style et leur intégrité, continuent à évoluer et à s'approprier des solutions plastiques qui leur sont étrangères. On peut ainsi trouver des masques visiblement influencés par les créations hollywoodiennes les plus crétines et les plus éloignées de l'univers où ils évoluent d'ordinaire, la bande dessinée, le rock and roll (plutôt version hard rock ou Glam) côtoyant d'autres masques d'un classicisme rigoureux. Contrairement à leurs équivalents africains qui se sont perdus dans la contrefaçon pour ne plus devenir qu'un artisanat d'aéroport, ils continuent à être utilisés lors des cérémonies et à produire des solutions plastiques toujours inédites.

Alors que la contamination par un imaginaire exogène aurait pu les faire disparaître, c'est elle qui, au contraire, les a gardés vivants. Preuve qu'une culture peut s'enrichir d'apports étrange(r)s si, sans s'y soumettre, elle les revendique pour se les approprier.

Ex-voto

Ces ex-voto sont les témoins à la fois de la ferveur populaire dans ce qu'elle a de naïf et de la vitalité d'expression des laissés-pour-compte.

On retrouve, au Mexique, dans les lieux de culte, à côté d'ex-voto « tout faits » achetés dans les boutiques spécialisées (qui représentent souvent des organes en tôle emboutie), ces peintures émouvantes d'un format presque toujours identique où le petit peuple remercie Dieu (mais surtout la Vierge) des miracles survenus dans leur vie.

La maladresse de l'expression (écrite et peinte) les rapproche des peintures naïves, des dessins d'enfants, mais aussi, quelquefois, des meilleures créations de l'art brut. Il y a beaucoup de sang, beaucoup de lumière, une application touchante, une dévotion sincère qui empêchent de les regarder d'un œil narquois.

On peut y lire, si l'on est attentif, la représentation du corps populaire (souvent en morceaux) dont le sang est le sel de la terre, le désir simple de vivre en paix dans un monde apaisé, un paradis sur terre où les enfants ne mourraient pas, les taureaux seraient gentils, les garnitures de frein des autobus en bon état et les catcheurs ne risqueraient pas la luxation des cervicales pour amuser le public.

Peintures de calendrier

En 1921, José Vasconcelos, secrétaire à l'Éducation du gouvernement mexicain, réunit intellectuels et artistes pour mettre sur pied un programme de nationalisme culturel. Son projet d'éducation des masses avait pour but d'affirmer l'identité mexicaine que la révolution généraliserait. De manière explicite ou non, le Mexique et les Mexicains seraient le thème auquel devraient se référer les artistes et les intellectuels. Les peintures de calendrier reprendront ces thèmes (dont Pablo Rivera, Siqueiros et les muralistes en général feront ce que l'on sait) en les édulcorant. La technique des peintures de calendrier est originale dans la mesure où les graphistes et les illustrateurs mexicains — à l'inverse de leurs homologues occidentaux travaillant sur des gouaches de petit format — travaillent à l'huile sur des toiles de grand format. Leur production presque tout entière fut le fait d'une entreprise d'édition, la Compañía Impresora Papelera, SA, devenue en 1959 Galas de Mexico. En trente ans, Santiago Galas, son directeur, a passé des contrats avec plus de 80 peintres qui ont produit plusieurs milliers d'images. Certains de ces peintres : Eduardo Catano, José Bibriesca, Josef Renau et Armando Dreschler, ont laissé une trace indélébile dans la culture mexicaine du xx^e, ainsi que leurs élèves, Luis Amendolla, Ángel Martín et Humberto Limón.

Les peintures de calendrier peuvent être rapprochées dans leur facture d'autres images dont le but essentiel est de communiquer comme, par exemple, les affiches de cinéma indiennes, mais elles sont aussi chargées de préoccupations idéologiques. La réconciliation nationale y est omniprésente sous l'apparence d'une histoire d'amour fantasmée entre le conquistador (armé et caparaçonné tout de même... au cas où !) et la douce indigène, mais aussi le folklore de la « charrería », la réforme agraire, l'amour du drapeau, la fierté des ancêtres.

Ce sont ces images qui fonderont la mexicanité (on a parlé à leur propos de « Patrie portable ») jusqu'à ce qu'elle soit présente dans le taudis du Chicano californien mais, petit à petit, elles seront contaminées par l'idéologie imagée du puissant voisin et l'on verra alors se multiplier les scènes à la Norman Rockwell et la pin-up deviendra omniprésente. La dualité si évidente au Mexique entre profane et sacré se retrouve dans des scènes où catholicisme adapté et religion indigène christianisée

font se mêler dans un syncrétisme bariolé Vierge de la Guadalupe et déesse Tonantzin.

Lorsqu'on les réunit aujourd'hui, débrayées qu'elles sont de leur registre idéologique, ces peintures sont une fête pour l'œil — davantage que peuvent l'être la peinture stalinienne, l'illustration maoïste ou les images de propagande qu'ont produites nos démocraties.

Bienfait de l'exotisme ou effet de notre ignorance, désir d'oublier les risques de la modernité ou de les assumer ? Ce sont les interrogations que l'on pourra légitimement se poser une fois estompé l'effet immédiat qu'elles produisent.